

Le personnage théâtral à travers le temps

Texte 1 : Electre de Sophocle (vers 420 av J.C)

Agamemnon, au retour de la guerre de Troie, a été assassiné par sa femme Clytemnestre, aidée d'Égisthe, son amant, qui usurpa le pouvoir. Electre, sa fille, ne vit que dans l'espoir de venger sa mort. La tragédie s'ouvre, sur le retour du frère, Oreste, venu en secret avec son précepteur pour tuer les criminels : « Ils s'éloignent, Electre paraît, sortant du palais »

ÉLECTRE

Ô Lumière sacrée,
Toi, air embrassant la terre
Tant de fois vous avez entendu mes cris,
Vous m'avez vue frapper
Ma poitrine sanglante,
À l'heure où s'esquive la ténébreuse nuit.
Quant à mes longues insomnies,
Ma couche seule les connaît,
Elle, ma confidente en ce palais atroce,
Oui, cette couche qui voit aussi tous les sanglots
Que je verse sur mon malheureux père,
Lui que la Mort, quand il combattait les Barbares,
N'a jamais ensanglanté ;
Non, c'est ma mère et son favori, Égisthe,
Qui, d'un coup de hache, ont fracassé son crâne,
Pareil à des bûcherons abattant un chêne.
Dire que nul au monde, si ce n'est moi-même,
Ne crie sa rage d'un trépas si infâme et si injuste.
Moi, je ne cesserai pas
De pleurer, de gémir dans des cris affreux,
Tant que je verrai luire l'éclat des astres
Et les flèches du jour.
Comme le rossignol devant son nid détruit,
Je gémirai sans cesse d'une voix retentissante
Au seuil du palais paternel.
Ô maison d'Hadès et de Perséphone,
Ô Hermès souterrain, Ô Malédiction,
Et vous, Érinyes, effrayantes filles des dieux,
Dont la prunelle épie les crimes monstrueux,
Les actes vils commis au sein des foyers,
Venez, assistez-moi, et vengez
Le meurtre de mon père,
Ramenez-moi mon frère.
Ma souffrance est si pesante
Que moi seule, je ne suis qu'impuissance...

CHŒUR

Ô enfant, ô Électre,
Toi qui fus engendrée par une mère infâme,
Pourquoi, d'une voix inlassable,
Par des sanglots à n'en plus finir,
Parler du piège impie
Où fut abattu perfidement Agamemnon,
Cette lâcheté. Ah ! que périsse le criminel,
Si mon propos n'est point sacrilège.

Texte 2 Médée de Corneille (1662) Acte I sc 4

Jason et Médée se sont aimés passionnément et de leur union sont nés deux enfants. Par amour pour lui, elle a commis les pires crimes. Mais à présent, Jason en aime une autre et veut chasser Médée...

MÉDÉE

[...] Jason me répudie ! et qui l'aurait pu croire ?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits¹ ?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés²,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir³,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine ; et je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints ;
Que mon sanglant divorce⁴, en meurtres, en carnage,
S'égalé aux premiers jours de notre mariage,
Et que notre union, que rompt ton changement,
Trouve une fin pareille à son commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père
N'est que le moindre effet qui suivra ma colère ;
Des crimes si légers furent mes coups d'essai :
Il faut bien autrement montrer ce que je sai⁵ ;
Il faut faire un chef-d'oeuvre, et qu'un dernier ouvrage
Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.

Le personnage théâtral à travers le temps

Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels dieux me fourniront des secours assez grands ?
Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite :
Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.
Auteur de ma naissance, aussi bien que du jour,
Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,⁶
Soleil,⁷ qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place ;
Accorde cette grâce à mon désir bouillant :
Je veux choir sur Corinthe avec ton char brûlant ;
Mais ne crains pas de chute à l'univers funeste :
Corinthe consumé garantira le reste ;
De mon juste courroux les implacables vœux
Dans ses odieux murs arrêteront tes feux ;
Créon en est le prince, et prend Jason pour gendre
C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'isthme, afin de l'en punir,⁸
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

1-Forfaits : crimes énormes.2. D'un frère dans la mer les membres dispersés : Médée a égorgé, dépecé et jeté dans la mer les morceaux du cadavre de son frère. 3. N'ait par où s'assouvir : ne trouve pas comment se rassasier. 4. Divorce : séparation.5. Sai : orthographe utilisée pour la rime avec essai
6. Tu dépars : tu accordes. 7. Le dieu du soleil était représenté sur un char (on parle encore de la course du soleil). 8. L'isthme de Corinthe est une bande de terre reliant le Péloponnèse à l'« Hel-lade », c'est-à-dire la Grèce continentale.

Texte 3 : Le Médecin malgré lui de Molière (1666) acte 1 sc 1

SGANARELLE, MARTINE, en se querellant.

SGANARELLE.- Non je te dis que je n'en veux rien faire ; et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE.- Et je te dis moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie : et que je ne me suis point mariée avec toi, pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.- Ô la grande fatigue que d'avoir une femme : et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon [1] !

MARTINE.- Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

SGANARELLE.- Oui, habile homme, trouve-moi un faiseur de fagots, qui sache, comme moi, raisonner des choses, qui ait servi six ans, un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge, son rudiment [2] par cœur.

MARTINE.- Peste du fou fieffé.

SGANARELLE.- Peste de la carogne.

MARTINE.- Que maudit soit l'heure et le jour, où je m'avisai d'aller dire oui.

SGANARELLE.- Que maudit soit le bec cornu [i] de notaire qui me fit signer ma ruine.

MARTINE.- C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire : devrais-tu être un

seul moment, sans rendre grâce au Ciel de m'avoir pour ta femme, et méritais-tu d'épouser une personne comme moi ?

SGANARELLE.- Il est vrai que tu me fis trop d'honneur : et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces. Hé ! morbleu, ne me fais point parler là-dessus, je dirais de certaines choses...

MARTINE.- Quoi ? que dirais-tu ?

SGANARELLE.- Baste [i] , laissons là ce chapitre, il suffit que nous savons ce que nous savons : et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE.- Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître qui me mange tout ce que j'ai ?

SGANARELLE.- Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.- Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis.

SGANARELLE.- C'est vivre de ménage [3] .

MARTINE.- Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais.

SGANARELLE.- Tu t'en lèveras plus matin.

MARTINE.- Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.

SGANARELLE.- On en déménage plus aisément.

MARTINE.- Et qui du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer, et que boire.

SGANARELLE.- C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.- Et que veux-tu pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

SGANARELLE.- Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.- J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

SGANARELLE.- Mets-les à terre.

MARTINE.- Qui me demandent à toute heure, du pain.

SGANARELLE.- Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu, et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MARTINE.- Et tu prétends ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

SGANARELLE.- Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.- Que j'endure éternellement, tes insolences, et tes débauches ?

SGANARELLE.- Ne nous emportons point ma femme.

MARTINE.- Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.- Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurente : et que j'ai le bras assez bon.

MARTINE.- Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.- Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

MARTINE.- Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.- Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose [i] .

MARTINE.- Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.- Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

MARTINE.- Ivrogne que tu es.

SGANARELLE.- Je vous battraï.

MARTINE.- Sac à vin.

Le personnage théâtral à travers le temps

SGANARELLE.- Je vous rosserai.

MARTINE.- Infâme.

SGANARELLE.- Je vous étrillerai.

MARTINE.- Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur... !

SGANARELLE.- Il prend un bâton, et lui en donne.- Ah ! vous en voulez, donc.

MARTINE [4].- Ah, ah, ah, ah.

SGANARELLE.- Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

1 Faut-il préciser qu'Aristote n'a jamais rien dit de pareil?

2 Le rudiment est un «petit livre qui contient les principes de la langue latine.» (Acad. 1694).

3 Bec cornu (ou beque cornu), transcription de l'italien becco cornuto (bouc, cornard).

4 Baste: suffit! (C'est le sens de l'italien basta).

Texte 4 : Le Mariage de Figaro ou la Folle journée (1784)de Beaumarchais ActeV scène 3 :

En avril 1784, Louis XVI autorise enfin la représentation publique de la pièce, après quatre années de censure. C'est un triomphe. L'intrigue oppose le Comte Almaviva, Grand d'Espagne, et son valet Figaro, qui fut « Le Barbier de Séville ». Rivalité de classe, rivalité amoureuse : le maître convoite la fiancée du héros, Suzanne. Après de multiples péripéties, la scène 3 de l'acte V marque une pause : la nuit dans les jardins du château, Figaro qui se croit trompé attend Suzanne et le Comte, qu'il espère prendre en flagrant délit ! Dénonçant au passage la censure, la corruption et les privilèges, il raconte en un long monologue son existence mouvementée et ses revers de fortune : héros picaresque, il est successivement vétérinaire, auteur de comédie, journaliste emprisonné, libéré, ruiné, prospère, au bord du suicide, le voilà revenu enfin à son état de barbier

Figaro, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre. Ô femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole ; au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide ! et moi, comme un benêt... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu, perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter !... (...) (*Long récit de ses péripéties*)

Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnaît, je le marie ; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au

moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat : C'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi ; non, ce n'est pas nous : eh ! mais, qui donc ? (*Il retombe assis.*) Ô bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre, maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! orateur selon le danger, poète par délassément ; musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et, trop désabusé... Désabusé... ! Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tourments !... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise. (*Il se retire près de la première coulisse à sa droite.*)

Texte 5 : Lorenzaccio Musset (1834) acte III sc 3

Ce drame historique se déroule en 1537 à Florence. Le Duc Alexandre de Médicis gouverne la ville en tyran brutal et débauché. Pour l'assassiner et rendre à la ville sa liberté, Lorenzo devient son compagnon de débauche. Lorenzo fut autrefois un étudiant studieux et pur. En plongeant dans l'abjection, il a tout perdu. Depuis que l'humanité lui a montré « sa monstrueuse nudité », il ne croit plus en l'Homme ; son crime même, il en est certain, ne servira à rien. Il se livre ici au vieux Philippe Stozzi, idéaliste, fervent républicain

PHILIPPE — Si tu crois que c'est un meurtre inutile à ta patrie, pourquoi le commets-tu ?

LORENZO — Tu me demandes cela en face ? regarde-moi un peu. J'ai été beau, tranquille et vertueux.

PHILIPPE — Quel abîme ! quel abîme tu m'ouvres !

LORENZO — Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno ? veux-tu donc que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette... (*Il frappe sa poitrine*), il n'en sorte aucun son ? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu donc que je m'arrache le seul fil qui rattache aujourd'hui mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois ? Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un rocher taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'ai pu cramponner mes ongles ? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte, et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ? Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage du vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs — mais j'aime le vin, le jeu et les filles ; comprends-tu cela ? Si tu honores en moi quelque chose, toi qui me

Le personnage théâtral à travers le temps

parles, c'est mon meurtre que tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas. Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie ; voilà assez longtemps que les oreilles me tintent, et que l'exécration des hommes empoisonne le pain que je mâche. J'en ai assez de me voir conspué par des lâches sans nom qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assommer, comme ils le devraient. J'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain ; il faut que le monde sache un peu qui je suis et qui il est. Dieu merci, c'est peut-être demain que je tue Alexandre ; dans deux jours j'aurai fini. Ceux qui tournent autour de moi avec des yeux louches, comme autour d'une curiosité monstrueuse apportée d'Amérique, pourront satisfaire leur gosier et vider leur sac à paroles. Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit aussi ce que j'ai à dire ; je leur ferai tailler leurs plumes si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'Humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang. Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Erostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence retourne ou non la tête en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre — dans deux jours les hommes comparaitront devant le tribunal de ma volonté.

Texte 6 : Eugène Ionesco , Scène à quatre , 1959.

Élévation du rideau : Dupont , agité , les mains derrière le dos , tourne autour de la table. Durand , même jeu , en sens contraire. Lorsque Dupont et Durant se rencontrent et se heurtent , ils se retournent et circulent en sens inverse.

Dupont - ...Non...

Durand - Si...

Dupont - Non...

Durand - Si...

Dupont - Non...

Durand - Si

Dupont - Je vous dis que non ... Attention aux pots de fleurs...

Durand - Je vous dis que si... Attention aux pots de fleurs...

Dupont - Puisque je vous dis que non...

Durand - Puisque je vous dis que si... et je vous répète que si...

Dupont - Vous avez beau me répéter que si. C'est non , non et non , trente deux fois non.

Durand - Dupont , attention au pots de fleurs...

Dupont - Durand , attention aux pots de fleurs...

Durand - vous êtes têtue. C'est formidable ce que vous pouvez être têtue...

Dupont - Ce n'est pas moi. C'est vous qui êtes têtue , têtue , têtue...

Durand - Vous ne savez pas ce que vous dites. Pourquoi dites-vous que je suis têtue ?

Attention aux pots de fleurs . Je ne suis pas têtue du tout.

Dupont - Vous vous demandez encore pourquoi vous êtes têtue... Ah, vous m'épatez , vous savez !

Durand - Je ne sais pas si je vous épate ou non. Je vous épate peut-être .Mais je voudrais bien savoir pourquoi je suis têtue. Car, d'abord , je ne suis pas têtue...

Dupont - Pas têtue ? Pas têtue , quand vous refusez , quand vous niez , quand vous vous opposez , quand vous vous entêtez , en un mot , malgré toutes les preuves que je vous donne...

Durand - Vos preuves ne valent rien... Elle ne m'ont pas convaincu.[...]

Vous ne pouvez pas avoir raison puisque c'est moi qui ai raison...

Dupont - Je vous demande pardon , c'est moi.

Durand - Non c'est moi .

Dupont - Non c'est moi .

Durand - Non c'est moi .

Dupont - Non c'est moi .

Durand - Non c'est moi .

Dupont - Non .

Durand - Non .

Dupont - Non .

Durand - Non .

Dupont - Non .

Durand - Non .

Dupont - Non .

Durand - Attention aux pots de fleurs.

Dupont - Attention aux pots de fleurs.

Monsieur Martin , faisant son entrée .-Enfin , vous voilà donc d'accord tous les deux.

Le personnage théâtral à travers le temps

Titre- auteur-siècle- personnage	Genre théâtral	Tonalités dominantes	Types de paroles